

Le concept de progrès dans la politique du développement dans la pluralité des cultures du monde

Depuis quelques années, le concept de progrès dans la politique du développement fait de plus en plus l'objet de controverses. Pour la Banque mondiale, le FMI, les ministères de la Coopération des États industrialisés, l'Union Européenne, pour toutes les instances de la coopération économique internationale, la remise en cause de certaines certitudes est de plus en plus criante. La politique de développement menée par les Nations Unies a elle aussi abandonné une représentation purement quantitative du « progrès » considéré comme une simple croissance économique. La question d'un « développement à visage humain » ne cesse de se poser – elle s'est exprimée, depuis la fin des années quatre-vingt, au sommet de l'ONU à Rio de Janeiro et dans le rapport de la Commission mondiale de l'UNESCO pour la Culture et de développement, mais aussi dans des conférences importantes et autres *discussion papers* de la Banque Mondiale (ou encore dans le *Report of the World Decade for a Cultural Development 1988-1998* de l'ONU à New York). Mais dans les débats qui se sont déroulés au World Economic Forum à Davos et au sommet social de Porto Allegre, au Brésil, ces points retiennent eux aussi l'attention.

Le progrès n'est plus conçu comme une religion séculaire, une religion du salut collectif. Cette vision prométhéenne du progrès, de la science et de la technologie qui a accompagné l'être humain dans sa marche vers les sommets technologiques depuis les Lumières européennes et américaines, depuis Francis Bacon, Descartes ou Montaigne, est aujourd'hui l'objet des critiques. La vision de la Révolution industrielle, qui remonte au XVIII^e siècle et se fonde sur l'idée d'une histoire linéaire de l'évolution humaine, est remise en question. L'homme de la Renaissance était encore, comme l'homme cartésien, le maître absolu, le souverain de la Création. Ce progrès-là était encore caractérisé par les promesses de salut millénaristes et étayé par une eschatologie spécifique dont a justement parlé Karl Loewith. L'omniprésence de la science et de la technologie a remplacé le personnage de Dieu.

Depuis une bonne trentaine d'années, la prise de conscience écologique a ébranlé les fondements de cette vision dans toutes les théories du développement. Compte tenu de la raréfaction des ressources et de la menace écologique qui pèse sur la planète Terre, on a vu s'exprimer l'exigence d'une politique de développement durable qui supposait un autre concept et un autre lien avec la rationalité, comme cela s'est déjà exprimé en 1982 avec la commission Brundtland.

Pourquoi aujourd'hui, dans ce contexte, un changement de paradigme est-il devenu aussi urgent dans la politique internationale de développement ? D'abord parce que nous devons aujourd'hui partir d'un grand nombre de modernités différentes – nous les avons appelées les « modernités multiples » et de cadres tout aussi variés dans l'histoire de la culture et de la religion, des manifestations culturelles de la modernité. Celle-ci s'exprime sous des formes différentes, qu'elles soient ou non occidentales. La culture, au sens anthropologique et holiste, devient le facteur décisif de la "Realpolitik", précisément lorsqu'il s'agit de questions économiques comme l'éthique du travail, la capacité d'organisation, les attitudes à l'égard du temps, l'orientation vers le passé, le présent ou l'avenir, avec tous ses effets sur la capacité d'innovation et les décisions d'investissement, qui prennent des formes variées selon les cultures, en Europe, en Amérique du Nord et en Amérique Latine, en Asie et en Afrique, en Russie et au Japon. Modernisation n'est pas toujours synonyme d'occidentalisation. Nous devons aussi compter, dans la politique du développement, avec la pluralité des cultures, qui est la caractéristique de l'histoire de l'évolution humaine. Il est manifeste que la diversité culturelle et la biodiversité se situent dans un rapport interactif et que la diversité est un facteur vital de la civilisation mondiale, dans la mesure où elle ouvre les possibilités et les options d'action d'une évolution et d'une richesse durables. L'une

Constantin von Barloewen

des missions les plus urgentes de la civilisation mondiale est d'ouvrir, en explorant l'héritage culturel de l'humanité, les possibilités d'agir pour son avenir. La naissance de la créativité culturelle n'est compréhensible que dans le contexte de la diversité naturelle et culturelle.

L'élément essentiel est que les hommes ne sont pas seulement des ressortissants d'États, mais d'abord et avant tout des membres de cultures et de religions. Il y a aujourd'hui 190 États-nations à l'ONU, mais des millions de traditions religieuses et culturelles qui ne leur correspondent pas toujours. Ici réside la racine des conflits. Il existe une tension entre l'homogénéisation technique du monde et la persistance des différences culturelles et religieuses. L'internationalisation de l'économie, sa force centrifuge qui avance dans le monde entier, réveille des traditions archaïques dans l'espace intellectuel et religieux. Nous découvrons les différents modes du fondamentalisme comme antimodernisme. D'une part, la totalisation de la planète est renforcée par l'économie mondiale et la technocratie. Mais au moment même où l'économie mondiale se planétarise, la planète se décompose sur le plan politique, ethnique et religieux. Au commerce international, qui se développe à une vitesse fulgurante, et à la circulation de l'information s'oppose une extraordinaire nervosité territoriale. Le « village mondial » est agité par des nationalismes laïcs ou religieux, des scissions et des tribalisations qui s'expriment par des guerres civiles, des conflits d'identité culturelle et

Constantin von Barloewen

religieuse. L'intégration politique ne suit pas pied à pied l'intégration politique au sein d'ensembles comme l'APEC et l'ASEAN, d'accords comme le GATT, le Pacte Andin ou le Mercosur en Amérique Latine. La totalisation mondiale de l'économie est confrontée à une balkanisation culturelle et religieuse sans limite, antidote à la menace d'homogénéisation et d'uniformisation du monde. Cela concerne aussi bien l'Algérie que l'Iran, l'Inde, certaines parties de la Chine, la Tchétchénie et l'ex-Yougoslavie, les troubles qui agitent l'Afrique et le Sri Lanka, de larges parties de l'Union Soviétique et l'Amérique Latine. On peut voir tout cela comme une sorte de thermostat anthropologique qui corrigerait l'intégration culturelle de l'humanité au début du XXI^e siècle.

Qu'en résulte-t-il pour la politique de développement ? Qu'est-ce qui est véritablement moderne ? Dans quel sens peut-il y avoir une modernité islamique, confucéenne, hindouiste ou latino-américaine ? Comment « d'autres » modernités se distingueraient-elles de la modernité occidentale ? L'islam, dans sa diversité, est-il vraiment placé face à l'alternative entre La Mecque et la mécanisation ? Comment s'articule le rapport entre la tradition et la modernité ? Il ne peut s'agir que d'un équilibre entre l'approbation de la singularité culturelle et les principes universels de la modernité, sans exclusion mutuelle. Le désarmement militaire seul n'y suffira pas, il faut aussi un désarmement culturel. La

Constantin von Barloewen

culture est plus qu'un folklore, elle constitue l'élément décisif de la politique réelle. La technologie n'est pas neutre : elle doit être « acculturée » par rapport aux traditions culturelles et religieuses afin de ne pas détruire l'identité humaine.

Le concept de « modernité multiple » constitue un équilibre et une issue pour la politique de paix. Il ne peut exister de paix entre les États sans une paix préalable entre les cultures et les religions.

Qu'est-ce que cela signifie pour le concept de progrès ? Au cours des trois cents dernières années, nous avons connu une universalisation des modèles de civilisation occidentaux, le nivellement de traditions culturelles et religieuses forgées au fil de l'histoire. La seule issue devrait être d'approuver la diversité des logiques de pensées et d'action présentes dans ce monde, et de donner une possibilité d'expression aux formes non-occidentales de la rationalité. Nous vivons aujourd'hui une synchronisation sans précédent de toutes les cultures et de tous les États du monde. Le progrès doit par conséquent être conçu dans la multiplicité des cultures, avec leurs cosmologies et leurs valeurs différentes. La culture est un vecteur d'énergie dans la politique du développement et un facteur de la politique structurelle. La politique du développement doit se donner pour objectif de comprendre réellement tous les facteurs qui jouent un rôle dans les stratégies politiques et économiques. Or la politique réelle sous-estime la dimension de l'histoire culturelle. On ne

peut pourtant pas s'en passer si l'on veut s'approcher des logiques de la pensée et de l'action, du moteur interne d'une société et de son économie. Il faut élaborer des « éléments de planification » dans la politique du développement afin de consolider la durabilité des mesures par des analyses ciblées des environnements culturels. Sans cela, les projets échoueront, même s'ils sont « techniquement corrects ».

L'économie est un élément, mieux : un résultat de traditions nées de l'histoire des cultures et des religions, il ne peut y avoir de rationalité universelle détachée de tout contexte. Toute économie nationale a son propre « capital culturel ». La rationalité occidentale n'est qu'une fraction d'une civilisation planétaire du future. La question centrale est de savoir pourquoi certaines cultures ont un développement stable du point de vue et dynamique du point de vue politique, et d'autres moins. On ne peut plus croire en une « culture mondiale » absolue. Il faut comprendre l'ouverture du pluralisme des cultures. C'est aussi indispensable pour le concept de progrès. Ce qui est décisif, c'est la compatibilité de la culture et de la technologie. Une évolution économique et technique qui se dresse contre les valeurs culturelles dominantes est condamnée à l'échec. Cela concerne la Russie aussi bien que les cultures islamiques ou l'Amérique latine avec sa scolastique catholique transcendantale depuis le 16^{ème} siècle, qui a d'autres racines que l'héritage calviniste pragmatique du *mater of fact, et city upon a hill*,

Constantin von Barloewen

représenté par les pères pèlerins d'Amérique du Nord du 17^{ème} siècle ou l'idée du « karma » ou de la renaissance en Inde, qui crée pour sa part une autre éthique du travail que le shintoïsme et son principe, de « consensus » au Japon.

Quand on étudie le concept de progrès, il faut faire la distinction entre une croissance économique purement quantitative et le développement, c'est-à-dire le progrès « humain ». Une croissance purement économique n'est pas synonyme de développement. La science moderne et la technologie mènent à une vision mécaniste de l'univers et du monde ne s'applique pas à d'autres cultures non occidentales. Le progrès technologique n'est pas le développement durable. On risque de perdre l'identité, on risque l'aliénation. Le concept du « bonheur » humain varie selon les cultures. De la même manière, le savoir traditionnel et indigène qu'on a pu utiliser pour la politique de développement est plus fort qu'une technologie exogène et importée. Il faut faire la distinction entre croissance quantitative et croissance qualitative lorsqu'on recherche la « vie bonne » dans les différentes cultures. La croissance matérielle ne signifie pas en soi le progrès humain et la croissance civilisatrice. Nous devrions éviter, à l'Ouest, toute espèce d'arrogance, nous avons aujourd'hui besoin, plus fortement que jamais, d'une sagesse métapolitique qui nous permette de passer d'une civilisation qui enseigne à une civilisation qui apprend. La connaissance

de soi, préalable à un palier préalable à la compréhension du monde dans un polylogue des civilisations au XXI^e siècle

Constantin von Barloewen, anthropologue, est co-responsable du développement à l'origine de projet et conseiller scientifique du projet du GTZ (Société du développement technologique), du Goethe-Institut et le ministère de la Coopération économique de l'Allemagne sur le « Progrès dans les différentes cultures », sous le parrainage de Nations Unis, New York. Il est membre de l'Advisory Committee de la Harvard Academy for International Studies de l'Université de Harvard.

Ces conférences ont été organisées avec la bibliothèque d'Alexandrie (Égypte), de La Paz (Bolivie), de Calcutta (Inde), de Winhok (Namibie), de Kaliningrad et de Berlin.